

doit être laissée entière en ce qui concerne les fractions sous ses ordres.

Il nous reste maintenant à étudier ces dispositifs.

V. — Dispositifs de marche.

Pour terminer l'étude des marches d'armées, il y aurait à rechercher les conditions qui précisent l'étendue des fronts et des zones de marche, les formations de marche, et les moyens de protéger ces mouvements.

Ces conditions sont aussi variables que les événements qui les font naître. Comme eux, elles sont soumises à la loi générale de l'imprévu. Elles reposent cependant sur ce principe dicté par l'expérience, en vertu duquel les armées se dispersent pour vivre loin de l'ennemi et se concentrent pour combattre quand il est rapproché.

Dans quelle mesure ce principe est-il applicable en campagne aujourd'hui ?

L'étude des faits peut seule nous l'apprendre.

Le passé n'offre pas, à cet égard, de règles plus absolues que le présent, mais simplement des principes généraux dont l'application varie suivant les cas, et dont les grands hommes de guerre ne se sont jamais écartés.

Le 12 janvier 1806, Napoléon, ayant à donner des conseils à son frère Joseph sur les marches qu'il allait entreprendre avec trois corps d'armée, à travers l'Italie, pour aller conquérir son royaume de Naples, lui résuma en ces termes les principes à suivre :

« Je vous réitère de ne point diviser vos forces ; que toute votre armée passe l'Apennin et que vos trois corps d'armée soient dirigés droit sur Naples et disposés pour se réunir en un jour sur un champ de bataille. »

Cette règle est toujours vraie. Aujourd'hui, comme alors, elle est la base des combinaisons de marche. Mais quand elle s'applique à des armées de cinq et six corps, à

des groupes de deux ou trois armées, elle se heurte à des difficultés nouvelles.

Pour être concentrée en un jour, une armée de cinq corps, avec deux divisions de cavalerie, forte de 150,000 à 180,000 hommes, exigera, comme on l'a déjà vu, un front qui ne doit pas dépasser le double d'une marche de corps d'armée, et une profondeur qui lui soit égale. En adoptant, pour la marche d'un corps d'armée, le chiffre moyen de 22 kilomètres, il lui faudra donc un front de 44 kilomètres et une profondeur de 22 kilomètres. Or, un corps d'armée, sans paires ni convois, occupe déjà, en colonne, une longueur de 20 à 21 kilomètres. Pour appliquer les principes de Napoléon, il faudrait donc que chaque corps d'armée puisse disposer d'une route et que ces cinq routes ne fussent pas éloignées de plus de 8 kilomètres en moyenne.

Ces conditions sont difficiles à réaliser, mais elles se trouvent, et, en Europe, on peut assez souvent utiliser cinq routes sur des fronts de 10 à 12 lieues (40 à 48 kilomètres). Il ne sera donc pas impossible, pour une armée, de s'étendre ainsi.

L'expérience démontre que, pour sa sécurité, elle devra le faire uniquement dans les cas fort rares où elle n'aura absolument rien à redouter de l'ennemi. Presque toujours, pour assurer sa concentration dans les délais voulus, elle sera forcée de former deux échelons, à une demi-journée de marche l'un de l'autre, avec trois corps en première ligne et deux en seconde.

Du reste, l'étude des faits peut seule donner, à cet égard, des notions pratiques.

Voyons d'abord les théories en vigueur pendant les guerres de la République et de l'Empire. Après les exemples déjà cités, un seul suffira sans doute pour faire ressortir l'oubli ou l'application des principes.

1^o Campagne de Moreau en 1800 sur le Danube. — Le 10 mai 1800, après le combat de Biberach, le feld-maré-

chal autrichien Kray se retira sur Ulm et Memmingen, derrière l'Iller. Moreau, qui venait de le vaincre, le suivit avec son armée. Il la forma en trois colonnes et lui donna les directions suivantes (V. *planche XXXIII*) :

Colonne de droite (Lecourbe) sur Memmingen.

Colonne du centre (Gouvion-Saint-Cyr), de Biberach par Laufheim, sur Ulm.

Colonne de gauche (Sainte-Suzanne), de Riedlingen (rive gauche) sur Ulm.

Réserve (Delmas) sur Ochsenhausen.

Le lendemain 11, par suite de ces dispositions, l'armée avait un front de 50 kilomètres occupé par deux colonnes, le centre et la réserve, dont l'effectif ne dépassait pas 50,000 hommes. Elles étaient hors d'état d'être secourues en un jour par Lecourbe et Sainte-Suzanne. Kray pouvait déboucher d'Ulm par Laufheim, sur la rive gauche de l'Iller, avec 80,000 hommes, et accabler la première colonne, celle de Saint-Cyr, avant qu'on ne vint à son aide. S'il avait pris cette résolution, l'armée de Moreau était probablement perdue. Mais il resta inactif, et elle eut le bonheur d'échapper au danger.

Arrivé sur l'Iller, Moreau voulut continuer à menacer les communications de son adversaire, et, dans ce but, il prolongea sa marche vers l'est.

Le 14, sa droite fut dirigée sur Mindelheim, sa réserve sur Babenhausen et son centre sur Weissenhorn; sa gauche était près d'Ulm.

Il occupait un front de 60 kilomètres, avec l'armée ennemie sur son flanc gauche.

S'il avait voulu concentrer ses forces de ce côté, il lui aurait fallu deux jours. En outre, son armée venait d'être affaiblie par un détachement de 20,000 hommes, qui avait été envoyé, le 12, à l'armée d'Italie. Sa situation était donc critique; heureusement l'ennemi ne parut pas s'en douter et resta dans ses positions.

Les jours suivants, du 15 au 21 mai, voyant que Kray

n'abandonnait pas Ulm, Moreau forma le projet de manœuvrer autour de la place pour l'en déloger. Il se rapprocha alors des masses ennemies, mais toujours sans se préoccuper de l'extension de son front, qui atteignit un moment 80 kilomètres.

Ces mouvements faisaient courir de grands dangers à son armée. Gouvion-Saint-Cyr a cru devoir les juger en ces termes :

« Si l'armée autrichienne et son général n'eussent pas « été découragés, après les revers qu'ils avaient essayés « depuis l'ouverture de la campagne, le mouvement qu'on « fit faire dans cette journée (14 mai) au corps du centre « aurait eu de graves inconvénients, exécuté en présence « d'une grande armée, sans possibilité de recevoir aucun « secours des autres corps en raison de leur éloignement. « Le centre pouvait être attaqué pendant le passage du « défilé de l'Iller, qui exigea quatre heures, durant les- « quelles le général Saint-Cyr n'aurait eu à opposer à « l'ennemi qu'une partie de ses troupes. Il est vraisem- « blable qu'il eût été défait, si les Autrichiens eussent « débouché d'Ulm en remontant la rive droite de l'Iller « jusqu'à la hauteur du pont d'Unter-Kirchberg (1). »

Napoléon, qui a laissé sur cette campagne des observations détaillées, s'exprime ainsi sur les marches du 11 au 21 mai :

« Que devait faire le général français pour déposter le « feld-maréchal Kray de son camp retranché?..... Le « 14 mai, il eût dû passer l'Iller, se mettre en marche sur « trois colonnes, ne pas occuper plus de six lieues de « terrain, passer le Lech, etc..... »

Kray avait parfaitement jugé l'irrésolution de son ennemi, car, au moment où Moreau dirigeait ses têtes de colonnes sur Augsbourg, il écrivait :

(1) Maréchal Gouvion-Saint-Syr, *Mémoires*, t. II, p. 243.

« L'armée française fait une démonstration sur la Bavière qui n'est pas sérieuse, puisque ses divisions sont « en échelons jusqu'à l'Iller et que sa ligne est déjà fort « étendue. »

Napoléon ajoute plus loin :

« Moreau a trois fois en quarante jours réitéré les mêmes « démonstrations, mais toutes les trois fois..... il a offert « à son ennemi des occasions de battre ses divisions « isolées. En effet, l'armée française avait dans ses manœuvres, la gauche sur Ulm et la droite à vingt lieues, « menaçant la Bavière : c'était défier l'armée ennemie et « la fortune. Pendant cette campagne, l'armée française, « qui était plus nombreuse, a presque toujours été inférieure en nombre sur le champ de bataille. C'est ce qui « arrive aux généraux qui sont irrésolus et agissent sans « principes et sans plans..... »

Tels sont les dangers que font naître des marches défectueuses. Tels étaient les principes dont Napoléon affirmait la justesse.

Voyons maintenant leur application au milieu des armées modernes.

En 1870, les armées allemandes nous offrent plusieurs exemples de marches d'armées dont l'étude présente un vif intérêt. Les plus remarquables sont celles des premiers jours du mois d'août, depuis la Sarre et les Vosges jusqu'à la Moselle; puis celle de la III^e armée, de la Moselle vers Châlons; celle de la III^e armée et de l'armée de la Meuse, de Sedan sur Paris; celle de la II^e armée, de Metz sur la Loire; celle de l'armée du sud, de la Seine sur le Doubs, etc.

Dans tous ces mouvements, les dispositifs se ressemblent. Ils répondent aux exigences du moment comme aux progrès actuels de l'art militaire. Ils ont toujours pour but d'assurer aux armées des moyens d'entretien et des conditions de sécurité. Les uns et les autres sont combinés

suivant la plus ou moins grande proximité de l'ennemi. De là des différences qu'il faut saisir et des résultats qu'il importe de connaître.

2^e Marches de la III^e armée au mois d'août 1870. — A cette époque, la III^e armée allemande comptait cinq corps d'armée, une division d'infanterie et deux divisions de cavalerie.

Après sa traversée des Vosges, elle était arrivée le 15 août sur la Moselle.

A cette date, la situation générale, d'après le grand état-major prussien, était la suivante :

« On manquait d'indications précises sur le 5^e corps français qu'on supposait en retraite vers le sud.

« On savait que des forces sérieuses se concentraient à Châlons, et quant aux masses françaises qui avaient repassé la Moselle les 14 et 15 août, on les supposait en « retraite vers le même point. »

Donc, en reprenant sa marche offensive, après un court repos donné à ses troupes, la III^e armée devait s'éclairer avec le plus grand soin sur son front et sur son flanc gauche.

Elle avait à exécuter une marche offensive dans un pays inconnu, au milieu de populations impressionnables, très surexcitées déjà et avec des masses ennemies sur ses deux flancs. Seulement, elle supposait son flanc droit couvert par la II^e armée et ne se préoccupait que de sa gauche.

Une rencontre immédiate avec l'ennemi lui semblait peu probable, mais elle la croyait possible aux abords de la Marne.

Dans ces conditions, le commandant en chef de cette armée envoya le 16, à ses généraux, un tableau de marche pour les 17, 18, 19 et 20 août. Le 20, on devait avoir atteint une nouvelle ligne de défense, l'Ornain.

Le mouvement était réglé ainsi :

En première ligne, trois corps d'armée et la division wurtembergeoise.

En deuxième ligne, deux corps.

En avant du front, une division de cavalerie explorant à une ou deux journées de marche (V. *planche XXXIV*).

Sur le flanc gauche, une division de cavalerie protégeant le mouvement.

L'étendue du front ne dépassait pas 20 à 22 kilomètres. On était donc sûr, en cas de rencontre inopinée, de pouvoir toujours « concentrer ses forces, en temps utile, sur le point décisif ».

Le mouvement commença le 17 août.

Mais, le lendemain, la nouvelle des batailles livrées sous Metz et du refoulement de notre armée dans le camp retranché vint modifier la situation.

Elle était appréciée comme il suit, dans un ordre que le prince royal envoya à ses généraux, pour prescrire un jour de repos et la continuation du mouvement sur la Meuse :

« On annonce que deux divisions du corps de Faily se sont dirigées au sud sur Mirecourt; le camp de Châlons paraît encore fortement occupé; une armée est en formation à Paris. Il n'est pas impossible que toutes ces forces et quelques troupes sortant de Metz parviennent à se réunir; la III^e armée doit donc s'attendre, d'ici à peu de jours, à se trouver de nouveau en présence de l'ennemi. »

En conséquence, le prince royal ordonnait ce qui suit :

« Les corps d'armée de première ligne auront toujours une avant-garde à une demi-journée ou à une journée en avant et se feront éclairer par la cavalerie.

« Les avant-gardes bivouaqueront. Les troupes en arrière s'établiront en cantonnements resserrés.

« Les corps d'armée des ailes se garderont chacun sur leur flanc découvert.

« L'une des divisions de cavalerie marchera à hauteur de la deuxième ligne, sur le flanc gauche, explorant le sud.

« En cas de rencontre avec l'ennemi, les avant-gardes devront s'arrêter et prendre position, pendant que le gros de leur corps d'armée fera ses préparatifs de combat. Elles ne devront pas prendre l'offensive, afin de laisser à l'armée le temps de se concentrer.

« Enfin les commandants de colonnes devront rester en relations constantes entre eux et s'avertir réciproquement de tous les incidents de la marche. »

La formation prescrite le 16 était maintenue.

Les corps de première ligne formaient trois colonnes, et ceux de seconde ligne deux seulement.

Les mouvements s'exécutèrent conformément à cet ordre.

Le 19 août, le contact, qui était perdu depuis le surlendemain de la bataille de Fröschwiller, fut retrouvé à Chevillon, sur le chemin de fer de Chaumont à Châlons. Une patrouille de cavalerie reçut, dans cette localité, des coups de fusil d'une troupe d'infanterie qui protégeait l'embarquement de nos corps d'Alsace.

Le lendemain, cette armée atteignit l'Ornain, après avoir accompli des marches de 16 à 25 kilomètres. Les positions occupées par ses corps donnaient une idée assez exacte de l'ensemble du mouvement.

Exploration sur le front. — Positions de marche le 20 août. — La 4^e division de cavalerie, qui avait été chargée de l'exploration sur le front, avait son gros à Stainville-sur-Saulx, à 12 kilomètres du front de marche et des têtes de colonne qui occupaient la ligne de l'Ornain. Elle avait un escadron en éclaireur à Blesme, point de raccord important sur la ligne de communication principale de Sarrebourg à Paris. Blesme était à 34 kilomètres du gros de la division et à 46 kilomètres du front de marche. Les